

Écrire une nouvelle policière qui aura pour cadre les alentours de la cathédrale de Lombez.

- _ Choisissez un portrait photographié par P Delinière : la personne représentée sur ce portrait sera votre victime ou votre coupable et un élément du décor sera l'arme du crime.
- _ Respectez les étapes de l'histoire policière (voir tableau de synthèse dans votre cours)
- _ Le coupable pourra échapper ou non à la justice
- _ Votre texte pourra se terminer par une chute
- _ Vous ferez preuve d'humour noir
- _ Vous écrirez votre texte aux temps du passé

Tombés dans les pommes par Adeline, 4e A

Comme tous les vendredis, Jade alla installer son stand de pommes au marché de Lombez. Elle se posta au pied de la cathédrale car beaucoup de monde passait devant et s'arrêtait acheter des pommes.

Mais ce jour-là, un incident se produisit : un client bien particulier venu acheter des pommes à Jade lui posait plein de questions. Puis, tout d'un coup, un homme surgit, se jeta sur Jade et lui attacha les mains. La jeune femme criait de toutes ses forces mais tout le monde avait peur mystérieux.

Alors, un homme se mit qu'il avait achetées à Jade deux individus. Ils tombèrent Jade put s'échapper.

Jade était en pleurs. Les hommes et leur expliqua la situation et leur expliqua la situation à tous les habitants des deux individus en priant son sauveur à la gare. Au bout de quelques heures, ils se réveillèrent. Un gendarme et l'un des deux individus la jeune femme car elle n'en avait pas.

Or, Jade venait de déclarer qu'elle avait acheté des pommes, mais les deux hommes, en diversion, lui posait des questions. Le plus grand se jette sur elle et la

avait donné la même version : aussi le gendarme ne crut-il pas le plus petit.

Deux mois plus tard, l'enquête n'était toujours pas finie, mais les deux hommes étaient en prison depuis plusieurs semaines.

La gendarmerie cherchait le mobile de cet enlèvement raté mais rien, pas un indice. Jade ne s'était toujours pas remise de cet événement, se posant la même question que les gendarmes.

On trouva la réponse chez Jade : après avoir fouillé sa maison, les enquêteurs mirent la main sur une lettre du notaire : suite à la mort de son père, elle devait partager l'héritage avec deux autres personnes, qui n'étaient autres que nos deux agresseurs. Jade était trop méchante pour vouloir le partager. La gendarmerie revint au poste et montra le papier à Jade qui se mit à pleurer : il y avait bien marqué les noms des deux individus.

Jade fut condamnée pour faux témoignage et les deux individus pour agression. Après plusieurs mois, l'enquête était enfin résolue.

Cependant, les gendarmes se posaient toujours une question : fallait-il condamner l'homme qui avait secouru Jade ? Certains disaient que oui puisqu'il avait quand même assommé deux personnes et certains disaient que non puisqu'il était intervenu pour sauver une victime.

Le procureur envoya une lettre à la gendarmerie qui stipulait que l'homme écoperait d'une amende pour coups et blessures !

L'affaire se termina bien mais Jade fut condamnée à vie pour cet incident : les habitants de Lombez étaient déçus par Jade, qui se révélait être une méchante fille et une menteuse.

C'est ainsi que tout le village de Lombez et sa Cathédrale revinrent au calme, reprenant sa vie paisible.



personne ne put l'aider car de ces deux hommes bien

à courir, prit des pommes et les lança sur la tête des autres. Ils tombèrent comme des mouches.

Le maire appela les gendarmes. Ils posèrent des questions à tous les habitants de Lombez, mirent son stand en quarantaine et emmenèrent Jade à la gendarmerie.

Après quelques heures, les deux individus se réveillèrent. Le plus grand se jeta sur elle et la jeune femme criait de toutes ses forces mais tout le monde avait peur mystérieux.

Or, Jade venait de déclarer qu'elle avait acheté des pommes, mais les deux hommes, en diversion, lui posait des questions. Le plus grand se jette sur elle et la

Les pommes explosives par Baptiste, 4e A



Madame Emmop était une vendeuse de pommes. Elle les vendait tous les samedis dans toute la ville de Lombez. Mais une fois elle se fit voler : un client réussit à emporter plus d'une dizaine de pommes sans les payer.

Elle décida donc de se venger : elle fit des recherches afin d'implanter une bombe dans une pomme pour tuer le voleur dont elle connaissait l'identité. Lorsque ses expériences furent concluantes, Mme Emmop passa à l'action. Elle envoya à son larron un colis qui contenait la pomme qui devait le tuer ainsi que d'autres pommes pour qu'il ne voie pas la différence. Enfin, en remplissant la case « expéditeur » du colis, elle inscrivit l'adresse de la sœur de notre voleur et y joignit une lettre pour qu'il ne soupçonne rien. Mme Emmop la connaissait bien c'était une de ses amies d'enfance.

Trois jours plus tard, la mort du voleur de pommes était annoncée. Les policiers enquêtaient sur sa mort et ils ne savaient pas s'il s'agissait d'un meurtre ou d'un suicide. Ils trouvèrent le bac

de pommes qu'elle lui avait envoyé avec la fausse lettre de sa sœur donc ils en conclurent que c'était sa sœur qui avait tué le voleur. Elle fut arrêtée pour meurtre et ils conclurent l'affaire.

Mme Emmop avait pris le goût de tuer les personnes ça l'amusait, donc elle voulut continuer. Elle inséra des bombes dans d'autres pommes et utilisa le même processus : elle envoya le bac de pommes à une autre personne avec une pomme explosive et d'autres pommes normales et signa comme étant la sœur de la victime. Mais le problème c'était que cette personne n'avait pas de sœur et elle crut que c'était une blague de ses amis. Elle mangea des pommes, y compris la pomme explosive qui, cette fois-là, n'explosa pas.

Quelque jours plus tard, la victime de l'attentat manqué devint très malade et partit à l'hôpital. Les médecins lui firent une radio et virent qu'il y avait quelque chose d'anormal. L'homme souffrait car la bombe n'avait pas explosé et elle commençait à faire des trous dans l'estomac. Les médecins décidèrent de l'opérer.

Entre temps, on découvrit une nouvelle mort à cause d'une pomme explosive. La police enquêta et remarqua que dans sa famille, la victime n'avait ni frère ni sœur et que la lettre était presque identique aux deux autres. La police retrouva aussi un petit bout de la bombe. Après l'opération de la victime rescapée, la police demanda aux chirurgiens de lui remettre les morceaux de bombe qu'ils avaient récupérés. Ainsi, la police put faire des comparaisons : les deux engins explosifs étaient similaires.

La police revint sur le premier meurtre, qui avait accusé la sœur du voleur de pommes, et les enquêteurs remarquèrent que l'estomac de la victime avait explosé, comme pour le second meurtre.

En tout, il y avait trois marchands de pommes dans la ville de Lombez. Un des trois marchands était en vacances donc ça ne pouvait être lui. Ils interrogèrent les deux vendeurs mais pour eux le coupable était parmi les deux. La police inspecta les pommes de chacun des vendeurs : on remarqua que sur une des pommes qui avait été envoyées il y avait l'étiquette du magasin de Mme Emmop. La police de Lombez arrêta Mme Emmop pour un double meurtre.

Baptiste, 4e A

A fond de cale

Audrey D, 4e A

M. Gérardaux, petit ébéniste de quartier, adorait créer des maquettes de bateau qu'il exposait dans la vitrine de son magasin de meuble qui se situait rue de la cathédrale de Lombez.

Alors qu'il était en train de poser la dernière touche à son plus beau modèle, un inconnu pénétra dans la boutique tard un soir d'hiver. En voyant, ce magnifique bateau l'homme proposa à l'ébéniste de le lui acheter. M. Gérardaux refusa prétextant que cette maquette n'était pas à vendre car elle était sa préférée.

Devant l'obstination de l'ébéniste, l'inconnu fou de rage, se saisit d'un couteau à bois qu'il planta dans le corps du pauvre ébéniste qui s'écroula au sol.

Pris de panique face à son geste, l'homme cacha l'arme du crime dans le fond de cale du bateau, prit ce dernier sous son manteau, s'assura que la rue était

déserte, et partit d'un pas assuré comme si de rien n'était, jusqu'à son domicile.

Quelques heures plus tard, l'inconnu apprit par le journal télévisé qu'un homme avait été tué et que pour l'heure il n'y avait aucun suspect ni arme du crime.

En effet, les empreintes qui avaient été relevées sur les lieux du crime ne correspondaient à personne dans les fichiers de la police, l'interrogatoire des voisins montrait qu'ils n'avaient rien vu, ni entendu. Et pour finir, l'autopsie révéla simplement qu'il s'agissait d'un objet contondant qui pouvait servir à travailler le bois car dans la plaie il restait quelques petits débris de bois.

Puis les jours et les mois passèrent, et l'enquête sur l'ébéniste n'avancait toujours pas, il s'agissait d'un crime parfait.

Sur ce coup là, la police avait calé.

Blanche Neige par Etienne, 4e A

Comme tous les mardis, Sandra, la cuisinière de Laura Stown, allait au marché et achetait viande, légumes, œufs, mais cette fois ci, elle acheta aussi des pommes pour le dessert. Elle faisait tout parfaitement bien. Quand elle arriva à la maison, à coté de la cathédrale de Lombez, sa patronne lui dit :

« Tu es vraiment bête, je t'ai dit d'acheter aussi le sel et en plus tu es en retard.

_ Mais madame.....

_ Il n'y a pas de « mais » ! Va à la cuisine préparer le repas, j'ai de nombreux invités, et que je ne te revois pas avant que le repas ne soit prêt !

Alors Sandra partit à la cuisine en se disant : « elle m'énerve celle-là, mais elle va voir, je vais me venger ! »

Et elle se mit à préparer le repas en commençant par le veau à l'oignon avec le riz et finit par le dessert : des pommes au caramel. Puis elle attendit le temps de la cuisson et mit du poison sur les pommes.

A l'heure du repas, Laura se mit à table et Sandra servit le repas : d'abord le veau et le riz puis en dessert les pommes empoisonnées. Quand Laura mangea une pomme, elle tomba par terre raide morte

Alors Sandra lui dit «Dort bien Blanche Neige»

Elle ne crut pas si bien dire car bientôt le prince charmant arriva : les invités mirent la police en alerte et celle-ci arriva aussitôt. On posa des questions à Sandra et aux invités pour savoir les raisons du meurtre Sandra dit que quand Laura eut finit le repas elle ne se sentit pas bien et elle tomba raide morte, qu'elle allait alerter la police mais que les invités l'avaient fait avant elle. Mais après des analyses les policiers trouvèrent que Laura avait été empoisonnée et en conclurent que c'était Sandra qui l'avait tuée et elle fut arrêtée et jugée.

Quant aux invités, ils mangèrent les pommes et moururent aussi mais là, il n'y eut pas d'enquête car le coupable était déjà arrêté.

Etienne, 4e A



Un bon coup de marteau ! par Joris, 4e A

Comme tous les matins, Antonio Spaghetti, un grand Italien un peu bedonnant d'une quarantaine d'années se rendit à la cathédrale de Lombez où il avait pour mission de rénover le clocher.

Et comme tous les jours Monsieur Moors, un Hollandais de trente-six ans, passait devant le chantier pour aller à son travail. Celui-ci, insatisfait du travail fourni par l'Italien injuriait et criait à qui voulait l'entendre que l'artisan était un incapable, que son travail ne valait rien. Antonio Spaghetti se taisait et laissait dire, ignorant ces propos malfaisants. Tous les jours, pendant plusieurs semaines les injures furent les mêmes.

Un mardi matin, jour du marché, l'étranger passa près de la cathédrale et recommença ses injures. Mais ce jour-là le charpentier en eut assez. Il laissa tomber son mégot en s'exclamant :

« Fous moi la paix Hollandais! »

Devant cet accès de colère, le Hollandais se tut. Pourtant le lendemain, il recommença. Mais là, c'en était trop, sa décision était prise : ce soir, l'Italien tuerait le Hollandais.

Il quitta le chantier et attendit patiemment sa victime, caché derrière le pilier de Sainte Marie. M. Moors qui empruntait toujours le même chemin pour se rendre chez lui passa à l'heure habituelle. Antonio alluma une cigarette et brandit son marteau devant Moors. Ce dernier, n'eut pas le temps de se défendre et Antonio lui infligea un coup sur la tête qui lui fut fatal.

Après être passé à l'acte, l'Italien déposa le corps sur la place du marché et se grilla une autre cigarette ; il fouilla les poches de Moors et s'empara de ses cigarettes, tant il en était accro. Puis, Antonio rentra chez lui. Enfin, il se sentait libéré, soulagé. Il pouvait maintenant, s'endormir tranquillement.

Le lendemain, le charpentier se rendit à la cathédrale et poursuivit son chantier. En arrivant, il constata que les commerçants n'avaient pas encore étalé leurs marchandises : paralysés de panique et de peur, ils avaient appelé la police en découvrant le corps qui gisait dans le sang.

L'enquêteur chargé de l'affaire s'appelait Jacky. Il était grand, les yeux verts et les cheveux blonds. Il se mit aussitôt au travail. Comme d'habitude, il examina le corps : il retourna le Hollandais, il inspecta les alentours. Il comprit aussitôt que la victime avait été traînée jusque là. Il suivit les traces de pas, les gouttes de sang et finit par arriver à la cathédrale de Lombez.

Il examina ensuite les bras du cadavre et ne constata aucune trace de violence. Il en déduisit que la victime ne s'était ni battue ni défendue.

Enfin, il revint sur le coup fatal. Là, il en était certain, vu la marque sur le crâne, c'était bien un coup porté avec un marteau.

L'enquêteur allait, venait, observait tout sur le lieu du crime. Jusqu'au moment où il trouva un marteau, là, par terre, à côté de chez monsieur le Curé.

A cet instant là arriva le charpentier. Il grogna quand il vit qu'un étranger était en possession de son outil de travail : son marteau.

« Ah, voici mon coupable! », s'exclama le jeune enquêteur.

Paniqué, Antonio répondit qu'il avait laissé son outil près de la cathédrale car il y travaillait depuis quelque temps. Il sortit une cigarette de sa poche et demanda un briquet à l'inspecteur. Sans hésitation Jacky lui mit les menottes. Le charpentier était en état d'arrestation pour le meurtre de monsieur Moors.

Antonio ne comprenait rien et demanda quelles étaient les preuves contre lui.

« C'est votre addiction à la cigarette : on a retrouvé des mégots près du corps, la marque est la même que la cigarette que vous fumez en ce moment, il me suffirait d'un simple test ADN pour le prouver. Et ce marteau, taché du sang de la victime est bien le vôtre ? Néanmoins, dites-moi, quel est votre mobile ? Vous n'avez pas tué cet homme pour quelques cigarettes de plus ? »

Antonio finit par avouer son crime :

« Je l'ai tué avec un marteau car... Moors me rendait marteau ! »



L'esthéticienne

Comme à son habitude, Agnès ouvrait son salon d'esthéticienne en face de la cathédrale de Lombez mais ce jour là, elle n'avait pas le moral. Agnès avait appris la veille que son mari la trompait avec sa meilleure amie. Agnès ne pensait pas que son mari aurait eu, un jour, l'idée de la tromper, elle qui l'aimait de tout son cœur. Elle continuait de faire ce qu'elle avait à faire, quand elle entendit la petite sonnette qui voulait dire qu'un client venait d'arriver. Devant l'entrée se tenait sa meilleure amie, Olga. Immobile, Olga se sentait mal à l'aise de devoir affronter le regard dur et froid d'Agnès.

Au bout de quelques minutes interminables, Olga sortit enfin un mot de sa bouche : « bonjour ».

Agnès ne répondait pas.

« J'aimerais que tu me fasses un soin pour la peau et que tu me manucures les ongles s'il te plaît » demanda Olga.

Agnès la fit s'asseoir sur un fauteuil. Olga ne s'attendait pas à ce qu'il allait lui arriver. Dans la salle où étaient exposés tous les produits, Agnès fut envahie par un énorme chagrin et elle perdit tout son contrôle : elle avait caché un flacon d'acide chlorhydrique dans une petite boîte puis elle en versa dans le soin pour la peau. Elle revint enfin pour commencer le soin, elle s'assit et commença à appliquer la crème sur le visage d'Olga.

« Il faut attendre cinq minutes et que tu n'aies plus d'impure- En sortant de la salle, Agnès fut hâte de voir le résultat.

Elle revint cinq minutes plus
« Je vais pouvoir enlever ton magnifique, irrésistible ! »

Olga sentit que sa peau brûlait se précipita vers Olga et lui en- ché. Pour que l'on ne se doute Olga mourut quelques jours tantes.

Un inspecteur arriva sur les était fouillé de fond en comble, elle n'avait pas jeté le flacon

l'inspecteur trouva le flacon et lui demanda ce que ce produit pouvait bien faire ici. Agnès paniqua car elle ne savait plus quoi répondre alors elle fit semblant de s'évanouir. A l'hôpital, elle se sentait hors de danger mais l'inspecteur entra dans la chambre et continua avec une série de questions qui n'en finissaient pas. Mais le médecin entra dans la chambre pour lui annoncer qu'elle pouvait sortir et rentrer chez elle pour se reposer. Alors, l'inspecteur, qui n'en n'avait toujours pas fini, lui posa l'ultime question :

« Que faisait ce flacon d'acide chlorhydrique dans votre réserve ? ». Agnès ne savait toujours pas quoi répondre alors elle répondit qu'elle ne savait pas.

L'inspecteur demanda à Agnès de revenir sur les lieux du crime pour représenter la scène depuis le début. L'ins- pecteur se mit à la place de la victime puis ils commencèrent. A la fin de la reconstitution, l'inspecteur commença à élaborer son hypothèse. Il commença son explication :

« La victime entre dans le salon, s'installe dans le fauteuil, Agnès va dans la réserve, prépare son soin pour la peau, sort son flacon d'acide chlorhydrique, en verse dans le soin, elle revient comme si de rien n'était et le tour est joué ! Parce que vous m'aviez dit que cette personne était la maîtresse de votre mari, cela a dû vous blesser, vous avez perdu tout votre contrôle et vous l'avez tué par amour pour votre mari. Quand je vous ai demandé pour la première fois ce que l'acide chlorhydrique faisait dans la réserve, vous vous êtes évanouie d'un coup comme si vous ne saviez plus quoi répondre.

Agnès avoua son crime et devint incontrôlable et se rua sur l'inspecteur. Les policiers réussirent à l'empêcher de lui sauter dessus. Ils l'arrêtèrent et la mirent en prison pendant dix longues années.



que le soin agisse pour que ta peau soit belle tés ».

prise d'un rire nerveux et sournois. Elle avait

tard :

soin pour que tu voies le résultat, tu va être

énormément, elle hurlait de douleur. Agnès leva vite le masque et vit que cela avait mar- de rien, elle appela les pompiers.

plus tard, ses blessures étaient trop impor-

lieux du crime et interrogea Agnès. Tout tout. Agnès commençait à s'inquiéter car d'acide chlorhydrique. En cherchant bien,

Quand le charpentier fait de la charpie

Un pauvre charpentier sans histoires ni argent cherchait désespérément du travail. Il n'avait pas d'amis, pas de cadeaux pour son anniversaire ni



pour Noël mais c'était mieux comme ça car il n'avait pas d'argent à dépenser pour les autres et donc un peu plus pour lui quand il en avait. Pourtant, pour le pauvre charpentier l'argent se faisait de plus en plus rare et il y avait les impôts, le loyer à payer ainsi que l'équipement pour son travail.

Cependant, un jour d'hiver où il faisait très froid, il avait perdu le goût de vivre : sans rien pour le rendre heureux, il restait dans son lit _ il n'y avait que ça à faire _ quand le téléphone sonna : il se leva d'un bond en croisant les doigts pour que ce soit du travail et son vœu s'exauça. Le Maire lui proposait de vérifier et de réparer la toiture de la cathédrale de Lombez, il accepta donc avec reconnaissance.

Dès le lendemain il se rendit sur place et fut déçu par le peu de travaux qu'il y avait à effectuer. Aussi décida-t-il d'augmenter un peu les dégâts pour gagner plus d'argent. Les travaux durèrent quelques semaines et on en était qu'à la moitié des réparations. Le Maire trouvant que cela prenait beaucoup de temps envoya un autre charpentier vérifier le travail.

Quand celui-ci arriva, il constata que la toiture en bon état était enlevée. Notre charpentier se voyant démasqué dans son escroquerie s'approcha de lui mais au lieu de lui serrer la main, lui planta son ciseau à bois en plein dans le crâne : le corps chuta et se fracassa sur le pare brise du fourgon ! non content de venir vérifier son travail, il fallait en plus qu'un intrus lui casse son matériel !

Cela lui donna l'idée de maquiller le meurtre en accident de la route puisque le corps était déjà installé sur le fourgon... Lorsque les secours arrivèrent avec la police, ils ne tardèrent pas à trouver un ciseau à bois bizarrement planté dans la tête de la victime...

Notre charpentier purge sa peine en prison où lui sont servis trois repas chauds par jour et où il s'est fait quelques amis bien choisis...

Nicolas, 4e A

Un bateau en or



Monsieur Jean-Pierre Castay était un maquettiste, il aimait particulièrement fabriquer des modèles réduits de bateaux. Il vivait à Lombez dans une petite commune du Gers au pied de la cathédrale. C'était un

homme aux goûts simples mais aussi très méfiant et qui aimait à dire qu'il ne faisait pas beaucoup confiance aux agences bancaires pour confier ses économies surtout en cette période de crise. Il racontait à qui voulait l'entendre qu'il préférerait confier son argent à ses bateaux plutôt qu'à une tierce personne.

Mal lui en prit de révéler le fond de ses pensées car cela lui coûta la vie.

Un soir, alors qu'il travaillait paisiblement sur une de ses maquettes, il entendit un bruit à l'arrière de la maison, puis en suivant le bruit d'une vitre que l'on brisait.

Tout à coup, un homme cagoulé pénétra dans la pièce et exigea que lui fut remis le bateau qui contenait ses économies.

M. Castay, pour gagner du temps, l'informa qu'il n'avait pas d'argent chez lui et que ce n'était que des rumeurs mal fondées au sujet de l'argent qu'il cachait à son domicile.

L'homme fou de colère s'empara d'une maquette posée à proximité, la planta dans le corps du vieil homme qui s'écroula sur le champ.

L'homme cagoulé se saisit de quelques maquettes, s'enfuit par le même chemin qu'il avait pris, certain d'emporter avec lui son magot.

Alerté par les bruits, les voisins appelèrent les forces de l'ordre qui ne purent constater que le décès du pauvre M. Castay.

Après interrogatoire, les policiers apprirent par les voisins que M. Castay avait pour habitude de garder ses économies à son domicile.

En effet, après avoir analysé la scène, il se trouva que l'arme du crime utilisée par le meurtrier n'était autre que la maquette dans laquelle Mr Castay avait caché son petit pécule. Elle était recouverte des empreintes d'un malfaiteur bien connu de la police et réputé pour ses nombreux larcins.

Lors de son arrestation, on apprit au coupable que finalement la seule maquette qu'il n'avait pas subtilisée et qui lui avait servi d'arme pour tuer M. Castay, était celle qui contenait la somme d'argent.

Il fut arrêté et jugé pour meurtre. Il fut envoyé dans une maison d'arrêt qui avait la particularité de proposer aux détenus de fabriquer des maquettes de bateaux pour passer le temps.

Toni, 4e A

Le homard est un plat qui se mange froid

Angéla, 4e A

Comme tous les matins, Jeanine ouvrit son petit commerce de poissonnerie en entendant les cloches de la cathédrale de Lombez sonner, sauf que ce matin-là, elle avait une idée bien précise derrière la tête. Elle avait tout prévu : l'arme du crime, l'heure du meurtre et la façon de s'y prendre. Jeanine était tout heureuse rien qu'à l'idée d'y penser : elle allait enfin se débarrasser de sa prétendue meilleure amie Cécile.

Il y avait un avantage à laisser Cécile morte : au moins Jeanine aurait son mari pour elle toute seule (du moins c'est ce qu'elle pensait). Depuis qu'elle avait appris que son mari la trompait, Jeanine avait tout prévu.

A midi, elle avait invité Cécile pour manger. Quand Cécile arriva, Jeanine avait déjà fermé le magasin et elle avait commencé à préparer le dîner. Elle accueillit Cécile très gentiment, elle l'installa dans le salon et mit la table.

Puis Jeanine alla au sous-sol, au congélateur pour récupérer du homard. Elle arracha une pince et elle posa le reste. Elle se dirigea vers Cécile qui était dos tourné et lui planta la pince du homard dans le cou. Ensuite, Jeanine porta le cadavre dans le congélateur, et elle jeta la pince et le homard à la poubelle.

Quelques jours plus tard, son mari alla au congélateur, il prévint directement la police qui accusa Jeanine car c'était la seule à avoir eu accès au sous-sol. Elle passa ses derniers jours en prison.



Poisson dangereux

Nous étions le vendredi, il était 11h30 à Moulinier ouvrait sa petite poissonnerie raisons elle avait mis en vente son petit lui prendre du thon rouge et des maquereaux.

« Bonjour Mme Moulinier ! Dis-je serein.
_ Bonjour Mr Nayame ! Du thon rouge et
_ Oui, toujours la même portion en tout
re poissonnerie ?

_ Et oui, malheureusement ! Je suis un
avons trouvé une affaire, une petite bou-
_ Vous pensez déjà à la retraite
_ Oui tout à fait.
_ Au fait moi je suis intéressé par votre offre ! »

Elle m'apprit qu'elle avait déjà quelqu'un d'autre qui était très intéressé. Des Parisiens me disait-elle, ils voulaient en faire un bar. Je lui expliquai mes motivations et lui confiai que je voulais en faire un restaurant japonais avec des plats à emporter. Elle m'avertit que cela ne marcherait jamais et que je perdais mon temps à la convaincre de me le vendre.

Ses paroles m'avaient énervé, j'étais hors de moi. Tandis qu'elle se retournait pour attraper le thon rouge que j'avais commandé la veille, un beau saumon me faisait de l'œil. Je l'attrapai, Mme Moulinier se retourna et je lui assenai un coup si violent sur la tempe. Elle s'écroula, morte.

Qu'avais-je fais ? Étais-je fou ? Qu'allais-je faire ? Cacher le corps ? Le brûler ? Le découper en petits morceaux ? Le vendre ?

Non, il fallait que je me calme ! Il valait mieux appeler la gendarmerie ! Je n'avais qu'à leur expliquer que j'allai à la poissonnerie et que je l'avais retrouvée dans cet état. Cela pouvait marcher, je lisais de nombreuses histoires policières ! Je mis en scène cette mascarade. Tout d'abord, j'appelai la gendarmerie qui arriva aussitôt sur les lieux. J'expliquai comment, en allant à la poissonnerie, j'avais découvert le corps.

A cet instant, une petite stagiaire surgit de tout ce groupe masculin, elle cherchait quelque chose, sans doute l'arme du crime ? Mais auparavant, j'avais pris soin de dissimuler le saumon meurtrier dans mon panier de course. Cependant, la jeune femme cherchait des empreintes et autres petits détails qui m'auraient échappé ! Je la regardais avec méfiance sans trop m'attarder pour ne pas qu'elle devine mes pensées, j'avais peur qu'elle trouve quelque chose du genre des cheveux, des traces de pas, des empreintes digitales. Finalement, elle fut déçue : rien. Ce n'était pas plus mal !

Puis elle vint vers moi pour me poser diverses questions, j'y répondis le plus calmement possible, elle perçut un faible frémissement de ma mâchoire mais elle ne le releva pas, coup de chance !

Un grand homme arriva il était plutôt impressionnant du genre mafieux, du coup tout le brouhaha disparut et l'atmosphère devint tendue, je me retrouvais comme un gamin devant cet homme plutôt effrayant, j'eus un frisson quand il me regarda droit dans les yeux.

Une heure ou deux plus tard, les agents s'en allèrent et me laissèrent partir. Rentré chez moi je me mis à ricaner : « qu'est-ce qu'ils sont idiots ! » puis, tranquillement, je me préparai mon joli saumon en papillote que je mangeai le soir même : ce fut un régal !

Olivia, 4e A

Lombez. Comme d'habitude, Mme juste en face du clocher, pour diverses commerce, moi, M. Nayame, je venais reaux.

des maquereaux peut-être ?
cas ! ... Il paraît que vous vendez vo-

peu lasse et puis mon mari et moi
langerie à Eauze.

Avec l'art et la manière

Elle restaurait un tableau quand tout à coup un homme entra dans la boutique et s'approcha de son plan de travail. Puis d'un seul geste, il lança le poignard qui lui transperça le dos. Pendant qu'elle se vidait de son sang, il retira l'arme et l'acheva d'un coup sanglant dans la nuque.

Le lendemain matin, un client vint chercher un tableau restauré lorsqu'il la trouva gisant dans une mare de sang. Il appela la police qui arriva sur la place de la cathédrale de Lombez une heure plus tard. L'inspecteur Derrick, dépêché de Toulouse, comme à son habitude, alla d'abord voir celui qui avait découvert le corps sans doute pour le rassurer et l'interroger plus tard. Une fois la personne rassurée, il entra sur la scène du crime et alla voir ce qu'avaient découverts ses enquêteurs. L'un d'eux dit :

« Il n'y a pas de trace de lutte sur la victime et dans son atelier, le légiste nous le confirmera. » L'inspecteur demanda quelle était la cause du décès. Un officier lui répondit :

« Je pense que l'arme est un couteau ou un autre objet tranchant. L'assassin devait beaucoup lui en vouloir car elle s'est fait littéralement égorger : un coup dans le dos et un deuxième dans la nuque. La victime s'appelait Keith Taylor.

_ Très bien. Récoltez les indices et ramenez le corps à la morgue, moi je vais aller prévenir la famille de la victime. On se retrouve au labo de l'institut.

_ Ok, chef » dit un expert.

L'inspecteur prit sa voiture et alla voir la mère de la victime à Tarbes. Lorsque qu'il arriva auprès d'elle et lui annonça la nouvelle, elle s'effondra en sanglot. Une fois remise de ses émotions, il lui demanda si sa fille avait des ennemis dans la vie ou au travail. Elle lui répondit que si elle en avait, elle ne lui en avait jamais parlé. L'inspecteur en conclut d'après sa mère que c'était une fille sans histoires. Il repartit à Toulouse et, une fois arrivé, demanda confirmation des découvertes que ses enquêteurs avaient faites plus tôt dans la journée. Le médecin légiste soutint les hypothèses des enquêteurs.

Puis l'inspecteur remonta : à peine eut-il le temps de sortir de l'ascenseur qu'un de ses enquêteur l'interpela pour lui dire qu'il avait vérifiée les comptes de la victime et qu'il avait trouvé des virements de plusieurs dizaines de milliers d'euros. Derrick fit une moue :

« Cela parait louche tout cette histoire, vérifie le relevé de téléphone de la victime on ne sait jamais peut-être était-elle dans des affaires pas très claires.

_ D'accord inspecteur », dit le jeune enquêteur fier de sa découverte.

Derrick s'isola dans son bureau pour réfléchir. Il en ressortit une demi-heure plus tard avec son hypothèse. Il pensait que Keith était une trafiquante de tableaux anciens et il s'avéra que l'inspecteur Derrick avait totalement raison. Intuition sans doute. En effet, le jeune enquêteur arriva : il lui confirma tout excité que la victime recevait souvent des appels d'un numéro de fixe qui venait de l'adresse 435 rue de la Garonne à Toulouse, donc toute l'équipe de l'inspecteur et quelques hommes du GIGN partirent à l'adresse indiquée. Une fois arrivés à proximité du site, le chef de la brigade dit à tous les policiers présents de faire très attention : l'homme était peut-être armé.

Les policiers entrèrent dans la maison et arrêtaient une demi-douzaine de trafiquants et trouvèrent plusieurs dizaines de tableaux anciens d'une valeur inestimable. On retrouva sur place un poignard qui correspondait à l'arme du crime. Une fois rentrés à l'institut, les enquêteurs interrogèrent les trafiquants qui avouèrent tout le trafic de tableaux et le meurtre : Keith vouer à la police. Après leurs aveux, prison de vingt ans et la réclusion meurtrier de Keith.

lait tout arrêter et les dénon-ils écopèrent d'une peine de à perpétuité pour leur chef, le



Rémi, 4e A

Thé glacé

Par une nuit sans lune à Lombez, un vent glacial obligeait l'inspecteur Lukas à relever son col. Il avançait péniblement. Vingt minutes auparavant, il dégustait avec sa femme un délicieux gigot, quand le commissariat l'avait prévenu : une jeune femme avait été retrouvée morte, la gorge ouverte.

Quand il arriva sur les lieux, il put vérifier l'horreur du crime. En s'approchant de la victime, il remarqua de petits morceaux de couleurs. Aidé de son médecin légiste, il les mit dans une éprouvette qu'il envoya aussitôt au laboratoire d'analyses. L'heure du décès remontait à un peu plus de quatorze heures.

Les agents de police cherchaient maintenant depuis deux heures quand l'inspecteur trouva un scalpel dans les poubelles de la cathédrale, la lame était recouverte de cristaux de peinture et de sang.

Le lendemain matin, à l'aube Lukas fit des recherches pour en connaître plus sur la victime : jeune femme d'une trentaine d'années, elle posait pour des peintres très réputés. Elle avait un visage expressif et ressemblait à un

ange. Elle était la compagne d'un artiste plutôt connu, Louis Martin. Lukas décida de l'interroger. Il était effondré et terrifié car sa sœur qui avait tenté de le tuer s'était échappée d'un hôpital psychiatrique deux jours auparavant. Tout portait à croire que par jalousie, elle aurait tué la conjointe de Louis.

Les résultats du laboratoire témoignèrent que les cristaux de couleur retrouvés sur la lame de l'arme du crime étaient les mêmes que ceux trouvés sur le corps de la victime. Il en était de même pour le sang retrouvé sur le scalpel. L'inspecteur rechercha donc la sœur de l'artiste. On la retrouva malheureusement elle aussi morte. L'autopsie révéla seulement qu'elle avait reçu un coup sur la tête qui avait provoqué sa mort. Lukas voulut retrouver Louis Martin mais il avait déjà pris la fuite. La police lança des recherches mais en vain.

Un an plus tard, quand cette affaire fut abandonnée faute de moyens, Lukas alla boire un thé glacé dans son bar préféré quand il aperçut Louis Martin, reconverti en garçon de café, qui lui apportait sa commande. L'homme avait changé d'identité. Lukas comprit donc toute l'histoire : la sœur de Louis avait tué sa petite amie et lui-même avait tué sa sœur soi-disant qu'il la trouvait plus en sécurité morte qu'en prison. Lukas boucla donc cette enquête, même s'il lui fallut un an.

Lucas,4eA

Cauchemar en cuisine

Comme tous les jours, près de la cathédrale de Lombez, Marianne se tenait derrière le comptoir de sa boucherie. Elle préparait son étal, quand, tout à coup, l'un de ses clients, Henri, entra l'air furieux. Elle le salua poliment mais il s'énerma :

« Oh c'est bon arrêtez, j'en ai marre ! C'est la seconde fois que votre steak me rend malade. »

Elle voulut s'excuser mais il ne lui laissa pas le temps.

« Vous allez me le payer ! »

Fou de rage, il repartit aussitôt, laissant Marianne bouche bée pendant quelques minutes. Le reste de la journée se passa tranquillement.

Il commençait à se faire tard et Marianne fermait sa boutique lorsqu'Henri y rentra à nouveau.

« Vous allez me le payer ! répéta-t-il »

Il attrapa un grand couteau posé sur le comptoir et la tua avant qu'elle n'ait eu le temps de s'échapper. Pris de panique, il s'enfuit, emportant l'arme du crime avec lui.

Le lendemain matin, la police était déjà sur les lieux du crime. L'inspecteur Guy Ribert, chef de l'enquête, alla interroger les villageois des alentours, sans succès. Lorsqu'il entra dans la boutique, son assistant, David, lui annonça que les agents de police n'avaient toujours pas trouvé l'arme du crime. Mais Guy, se croyant plus fort et plus intelligent que les autres, annonça :

« Vous n'êtes que des incapables, laissez-moi faire !

— Comme vous voulez monsieur, mais ils ont cherché partout, répondit son assistant. »

Guy Ribert se dirigea vers les couteaux de cuisine qui étaient accrochés au mur et demanda s'il y avait du sang dessus. On lui répondit que non, donc David en déduisit que l'arme du crime n'était pas dans la boutique. Ils allèrent donc au domicile de la victime, mais ne trouvèrent aucun indice. Puis ils décidèrent d'aller interroger ses proches pour savoir si elle avait des ennemis, mais Marianne était une femme très gentille, gé-



néreuse, elle évitait les ennuis. La nuit commençait à tomber lorsque l'inspecteur pensa qu'il valait mieux rentrer au poste de police pour réfléchir et y voir plus clair. Arrivé là-bas, il récapitula tout ce qu'ils savaient : la victime ne s'était pas défendue car il n'y avait aucun signe de bagarre, donc elle connaissait son meurtrier. Une hypothèse fut mise en place, tout le monde pensait que le coupable était un de ses clients car ils n'avaient pas fini de tous les interroger.

Le lendemain, vers dix heures, Guy et David se rendirent chez les derniers clients de Marianne. La troisième personne de la liste était Laure, une amie de la victime, et une de ses meilleures clientes. L'inspecteur se présenta et lui posa plusieurs questions, auxquelles Laure répondit calmement, jusqu'au moment où il lui demanda des renseignements sur les clients de son amie. Elle leur raconta que le jour de sa mort Marianne l'avait appelée en lui disant qu'un certain Henri l'avait agressée. Les enquêteurs se rendirent rapidement chez Henri et fouillèrent sa maison. Ils trouvèrent l'arme du crime et emmenèrent Henri pour l'interroger. Épuisé, au bout d'une heure d'interrogatoire il avoua son crime. Guy Ribert se leva en silence, passa les menottes à Henri et le mit en prison où il resta une dizaine d'années.

Un grand bruit retentit dans la chambre de Marianne, elle se réveilla en sursaut, elle venait de faire un horrible cauchemar.

Audrey L, 4e A

La coiffure qui tue

Charlotte, 4e A

Comme tous les mois, M. Soupolé vint se faire coiffer à «La mèche en folie », le salon de coiffure de M. Cizotot, à Lombez. Pour changer, M. Soupolé demanda une coiffure inhabituelle.



Mais M. Cizotot avait ses habitudes et il n'aimait pas en changer. Sans se soucier du désir de son client, il attrapa ses ciseaux favoris, un magnifique modèle tout en argent dont il était très fier, et se lança dans la coupe habituelle. Confiant, M. Soupolé s'était plongé dans un magazine pour passer le temps.

Dix minutes plus tard, M. Cizotot demanda à son client de lever la tête pour admirer le travail : « Alors, qu'en pensez-vous cher M. Soupolé, du beau travail n'est-ce pas ? »

M. Soupolé leva les yeux et constata qu'il avait exactement la même coupe que d'habitude :

« C'est ça que vous appelez une coupe originale ? Vous vous moquez de qui ? Je suis client ici depuis 30 ans et le jour où je vous demande quelque chose de particulier, vous ne daignez même pas en tenir compte ! Croyez-moi, ça ne va pas se passer

comme ça ! »

Il arracha la serviette qu'il avait autour du cou et se leva d'un bond, faisant valser les bouteilles de gel, de parfum et la chère paire de ciseaux en argent du coiffeur borné.

Le lendemain matin, M. Soupolé n'avait toujours pas digéré l'affront. Il revint rôder devant le salon avant l'ouverture. M. Cizotot s'affairait au fond de la salle, et M. Soupolé entra d'un pas décidé.

« Qu'est-ce qui vous amène de si bon matin, M. Soupolé ? La grosse colère est terminée ?

_ Oui... Je suis venu vous montrer une autre utilisation de vos chers ciseaux d'argent, répondit M. Soupolé d'un air énigmatique.

_ Ah bon ? Je suis curieux de voir ça »

M. Soupolé n'était pas du genre à se couper les cheveux en quatre : il prit les ciseaux en argent et les planta dans le ventre du coiffeur avec une telle force que M. Cizotot fit tomber la pendule qu'il y avait derrière lui et que les ciseaux disparurent dans son ventre. M. Soupolé coupa une mèche de cheveux du coiffeur pour recoudre le ventre de la victime puis il nettoya soigneusement les ciseaux qui avaient servi à couper la mèche de cheveux. Son forfait commis, il s'en alla discrètement comme il était venu.

Quelques instants plus tard, la première cliente arriva, vit le corps et décida d'appeler le fameux détective de la police de Lombez : M. Résoutou. Il débarqua dans les minutes qui suivirent et examina la victime. Il lui enleva la chemise et vit la plaie recousue, releva les empreintes un peu partout et observa la pendule : elle indiquait 8h45. Il en déduisit que c'était l'heure du crime. Pendant ce temps, M. Soupolé observait la scène du haut de la cathédrale. M. Résoutou se demanda alors où avait bien pu passer l'arme du crime. Il la chercha aux alentours mais ne trouva rien. Il appela le médecin légiste pour emmener le corps au poste et l'examiner en détail.

Au poste, dans la salle d'autopsie, le médecin décousit la plaie et découvrit les ciseaux en argent, les extirpa et les donna à M. Résoutou pour qu'il relève les empreintes.

Au même moment, M. Soupolé faisait ses bagages pour se rendre à Toulouse. Une fois prêt, il partit pour Toulouse en voiture.

M. Résoutou trouva des empreintes sur les ciseaux et lança la recherche sur l'ordinateur : il ne trouva rien. Il alla interroger la cliente qui avait donné l'alerte. Elle lui dit alors qu'elle avait vu un homme sortir du salon de coiffure vers 8h55. Il lui en demanda la description : assez grand, de corpulence moyenne, cheveux courts et bruns, il portait un sweat bleu marine et un jean.

Le spécialiste des portraits-robots établit alors le visage du suspect. Les agents de la police allèrent en centre-ville pour voir si quelqu'un le connaissait : plusieurs personnes répondirent que oui et ils demandèrent à l'une d'elles de les suivre au poste pour l'appeler.

M. Soupolé était à l'aéroport pour prendre le prochain vol pour Ottawa. Il reçut un coup de fil de son meilleur ami : « Allô ?

_ Oui, c'est Marc à l'appareil, tu es où ?

_ A Toulouse, à l'aéroport.

_ Mais que fais-tu à l'aéroport, tu devais venir chez moi !

_ Ah oui ! C'est vrai mais j'ai quelques ennuis, je pars pour Ottawa.

_ Quand rentres-tu ?

_ Quand je cesserai de me faire des cheveux blancs. Adieu.

_ Adieu. »

La police partit aussitôt à l'aéroport de Toulouse. Une fois là-bas, ils cherchèrent M. Soupolé, demandèrent à l'accueil quand le vol pour Ottawa décollait et on leur répondit :

« Regardez, le voila qui décolle ! »

M. Résoutou leva les yeux au ciel et il lui sembla distinguer le sourire narquois de M. Soupolé au travers d'un hublot. Pour une fois, il s'était fait prendre de vitesse : il s'en était fallu d'un cheveu !

Un «scie» joli jardin

Le camion arriva d'une allure tranquille. Il y avait une inscription sur la carrosserie : « Au pinceau soyeux ». Un jeune homme descendit, son visage avait un air fatigué, l'air que l'on a quand on n'a pas dormi de la nuit. Sa salopette propre mais froissée montrait qu'il n'avait aucune idée de ce qu'était un fer à repasser.

Il se dirigea, pot de peinture dans une main, outils et pinceaux dans l'autre, vers une vieille maison en piteux état. Tout en sifflant, il préparait sa peinture et commença à peindre le bas du mur. Il était nouveau dans le métier, ou trop fatigué pour penser à protéger le sol de la cour. Le jeune homme monta les premiers barreaux d'une échelle tout en continuant de siffler. Échelon après échelon, la demeure commençait à prendre des couleurs. Une couleur d'un vert menthe qui semblait ne pas convenir à tout le voisinage. Quand il arriva aux derniers barreaux, il devenait de moins en moins soucieux du travail qu'il faisait. Tout d'un coup, le barreau sur lequel reposait un des pieds du peintre céda. Le jeune homme bascula entraînant son échelle dans sa chute.

Non loin de là, une vieille femme étant la seule à être dans les environs entendit le bruit de la chute et alerta tout de suite la police, les informant de tout ce qu'elle avait entendu. Lorsque la police arriva, un homme d'une quarantaine d'années descendit d'une deux-chevaux. Un agent de police l'interpella :

« Bonjour, Agent Paul, vous habitez l' quartier ?

_ Oui, bonjour. Je me présente, Monsieur Edgard Lapeyre. Que se passe-t-il ?

_ Je ne sais pas, on nous a appelés pour un bruit qui dérangeait une vieille dame...

_ Oui c'est moi qui ai appelé, dit une vieille dame qui s'approchait à son tour. Elle avait un fort accent anglais. Je m'appelle Miss Grant. J'ai entendu un grand bruit dans l'arrière cour de monsieur Lecompte.

_ Monsieur Lecompte ? Interrogea Edgard. Je l'ai vu partir il y a bien quatre heures de cela.

_ Allons, allons... Du calme ! Allons plutôt voir de quoi il retourne ! » rétorqua l'agent.

Ils allèrent donc dans la cour de ce monsieur Lecompte et quelle ne fut pas leur surprise quand ils découvrirent le corps du jeune peintre inanimé sous l'échelle.

« Quelle horreur, s'exclama Miss Grant, est-il mort ?

_ Oui, j'en ai bien l'impression ! » répondit le policier après avoir pris le pouls de la victime.

L'agent revint à la voiture pour appeler le médecin légiste ainsi qu'une ambulance. Il en profita pour appeler un collègue ainsi que pour prévenir son chef, le commissaire Japp.

Lorsque le médecin arriva, il ne put que constater le décès du jeune homme et dit d'une voix grave :

« Mort si jeune, et par une chute si bête. »

Le commissaire dit de son air important :

« Allons plutôt interroger le voisinage car il ne faut jamais écarter l'hypothèse de l'homicide.

_ J'y vais tout de suite, dit l'agent Paul. Miss Grant, vous êtes sûre de ne rien avoir déplacé avant notre arrivée ?

_ Non, je viens à peine de sortir de chez moi !

_ Qu'avez-vous entendu exactement ?

_ Juste un cri, suivi d'un grand bruit. J'ai eu peur, vous comprenez ! Je n'ai pas osé sortir de la maison avant votre arrivée. Vous savez, c'est la deuxième fois qu'un accident arrive chez monsieur Lecompte ! Décidément, il n'arrivera jamais à peindre sa maison ! Remarquez, comme monsieur Edgar me l'a signalé la semaine dernière, monsieur Lecompte a très mauvais goût pour choisir la couleur de sa maison ! Enfin, on s'habitue avec le temps j'espère. »

Devant le peu d'informations fournies par la vieille dame, les policiers décidèrent d'enquêter dans le quartier. Ils commencèrent par la maison située en face de celle où la victime avait été retrouvée. Ils ouvrirent un petit portillon de bois blanc, joliment orné d'une boîte aux lettres en fer gris. Le jardinet qu'ils découvrirent ensuite était décoré d'innombrables nains de jardin disposés autour d'un massif de fleurs et d'un petit bassin dans lequel nageaient quelques poissons rouges. Après avoir emprunté une allée de petits cailloux blancs, ils sonnèrent à la porte d'une maison d'un jaune éclatant.

« On ne risque pas de vous répondre ! s'esclaffa Edgard, c'est chez moi.

_ Ah oui, en effet ! dit l'agent Paul se retournant et lui faisant face. Je dois vous interroger au sujet de l'accident survenu chez monsieur Lecompte.

_ Avez-vous vu ou entendu quelque chose ?

_ Non, je suis arrivé après vous ! Vous vous rappelez ?

_ Ah oui, c'est exact. Puis-je savoir d'où vous venez ?

_ J'étais allé faire un tour en ville, pour chercher de la nourriture pour mes poissons rouges et de l'engrais pour mes platebandes.

»

A ce moment-là, une voiture se gara devant la maison et un homme en sortit, brandissant un objet à bout de bras.

« Eh frangin ! Tu as laissé ta scie dans mon atelier tout à l'heure ! Pourquoi es-tu parti si vite ?

_ Mais non, qu'est-ce que tu racontes ? répondit Edgard rouge de colère, je n'ai pas de scie !

_ Mais si ! dit miss Grant qui venait d'entrer dans le jardinet à la suite du frère d'Edgar. Rappelez-vous, vous m'avez aidé à scier la branche de mon pommier, vous savez, après la tempête du mois dernier !

_ Mais qu'est-ce que vous racontez vieille folle ! » répondit Edgard.

Et, se tournant vers le policier, il ajouta :

« Ça y est, elle se met à radoter la pauvre ! »

Devant l'air abasourdi de miss Grant, l'agent Paul s'adressa au frère d'Edgar :

« Eh bien monsieur, à qui est cette scie ?

_ Je ne comprends rien à cette histoire ! Bien sûr que c'est la tienne Edgard, je la reconnais quand même ! »

À cet instant, l'adjoint de l'agent Paul arriva en courant et lui annonça que l'examen de l'échelle avait révélé que le dernier barreau de l'échelle avait été scié. À ces mots, le policier saisit Edgard par le bras et lui dit :

« Allons allons, cher monsieur Edgard, et si nous allions continuer cette conversation intéressante au commissariat ?

_ Non ! Pas la prison ! Je lui avais pourtant dit que ce vert était affreux ! Il n'a rien voulu entendre, il fallait bien que je l'en empêche. Je n'aurais pas pu supporter cette couleur abominable tous les jours. »

